

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

I

MARGUERITE

(Suite)

Marguerite se fit un peu prier, juste assez pour sauvegarder sa modestie, mais pas plus qu'il ne convient à un artiste qui a conscience de son talent.

Puis sa voix s'éleva, douce comme une caresse et vibrante comme un bruissement d'ailes, dans l'atmosphère tiède du salon. C'était une envolée mystique dans les régions sublimes de l'amour. Jamais la chanteuse n'avait été plus pathétique. Les phrases musicales sortaient de sa bouche comme autant de flots harmonieux sous le souffle de l'inspiration et du sentiment. Jamais elle n'avait paru plus belle. Alfred ne se lassait pas de la contempler : ce profil à la fois puissant et doux, dessiné sous la lumière tremblante des lustres, ce front pur, nimbé de cheveux blonds comme d'une auréole d'or, ces yeux bleus tantôt languissants et humides, tantôt lançant des flammes sous les cils soyeux, ces joues rosées comme l'aurore, ces lèvres de carmin d'où s'échappait comme d'un nid toute une envolée harmonieuse, tout en elle le charmaient. Puis, dans le rayonnement de tant de beauté et de talent, Alfred se sentait pris de vertige, et l'enthousiasme cédait la place à la désespérance. Si ce n'eût été encore que cela ? Mais ne venait-il pas d'apprendre qu'elle était la fille de Mme Spencer, c'est-à-dire qu'elle appartenait à l'une des familles les plus influentes et les plus riches du pays ? Qu'avait-il à mettre dans la balance à côté de cela ? Quelques talents, sans doute ; mais qu'était-ce ? Bien peu. Une seule chose pouvait faire pencher la balance de son côté : l'amour de Marguerite. Serait-il assez fort pour vaincre tous les obstacles qu'il était facile de prévoir dès maintenant. Son regard se tournait alors vers Henry. Celui-là n'était-il pas le plus grand obstacle ? C'était le fils des plus grands amis des parents de Marguerite, et nul doute, il était bien agréé d'eux. En présence de toutes ces difficultés, son esprit se troublait, et il se demandait s'il ne valait pas mieux abandonner la lutte tout de suite.

Cependant, Marguerite regagnait sa place au milieu des applaudissements de toute l'assistance. Un regard qu'elle lui jeta en passant lui rendit tout son courage.

Bientôt la porte donnant sur la rue s'ouvrit ; une bouffée de vent s'engouffra dans le vestibule, et l'on entendit un bruit de pieds frappés sur le parquet et de manteaux secoués pour enlever la neige, le tout accompagné de joyeuses exclamations et de respirations bruyantes. Une nouvelle bande de jeunes filles et de jeunes garçons fit son entrée dans le salon. Ce fut un remue-ménage général et un échange énergique de poignées de mains.

Devant l'invasion de toute cette jeunesse, la portion âgée de la société avait battu en retraite dans un coin de l'appartement pour lui laisser le champ libre. Les jeunes garçons paraissaient même disposés à en faire autant. Quelques-uns s'étaient déjà réunis en une sorte de conciliabule et commençaient à discuter gravement sur le *Scott Act*, c'est-à-dire sur l'interdiction de la vente des liqueurs, qui était la grande question du jour. Cela ne faisait guère l'affaire des filles. Trois ou quatre d'entre elles attendaient patiemment qu'il plût à quelques galants de venir les rejoindre ; d'autres, plus favorisées du sort, essayaient d'émousser

leurs compagnons ; mais une surtout, une grande fille, s'escrimait de toutes les façons, parlant sans cesse, attaquant l'un, gourmandant l'autre ; puis, après avoir péroré dix bonnes minutes, elle posa carrément la question :

— A quel jeu allons-nous jouer ?

Et comme personne ne s'empressait de répondre, si ce n'est quelques voix de jeunes filles :

— Bien, bien, ajouta-t-elle, nous allons jouer au mesmérisme. Vous savez ; c'est très simple. Une personne sort pour quelques minutes, accompagnée de deux acolytes ; la société s'accorde sur le choix d'une action quelconque à faire exécuter, par la seule force de toutes les volontés réunies, par la personne restée dehors et que l'on introduit dans le salon, les yeux bandés, et toujours accompagnée de ses deux acolytes.

Après bien des pourparlers, une grande blonde se décida à tenter l'expérience ; elle sortit du salon avec deux messieurs. Alors les sièges de la société se rapprochèrent et une consultation eut lieu, à voix basse, qui amena ce résultat : le sujet devra éteindre la bougie du milieu du candélabre. On débarrassa les abords de la table en reculant les chaises et l'on avança le candélabre jusqu'au bord.

— C'est bien, cria une voix ; entrez.

Le sujet fit son entrée au milieu d'un silence général. La jeune fille avait un bandeau sur les yeux ; elle s'avancait lentement entre ses deux acolytes, qui la tenaient des deux mains croisées obliquement sur chacune de ses épaules. Ils la conduisirent ainsi jusqu'au milieu de l'appartement, où ils lui firent exécuter de droite à gauche et de gauche à droite une série de tours sur elle-même. Puis elle demeura immobile un instant, de même que toute l'assistance dont toute la puissance de volonté, par une commune entente, devait se concentrer sur ce point : suggérer au sujet d'éteindre la bougie du milieu du candélabre.

Après quelques légères oscillations de droite et de gauche, quelques pas incertains en avant, la jeune fille, tout à coup, comme si elle venait d'être frappée de la volonté de l'assistance, se dirigea résolument du côté de la table, s'y arrêta un moment, étendit les mains, puis les retira vivement ; elle venait de se brûler. Cet incident l'arrêta en chemin dans l'accomplissement de la volonté générale ; elle se retira aussitôt. Le mesmérisme était vaincu par une simple brûlure.

L'expérience suivante fut plus satisfaisante : une jeune fille alla, presque sans hésiter, s'asseoir sur la chaise qui lui avait été préparée, au milieu des applaudissements de tout le monde.

— C'est curieux, fit-elle d'un petit air malin, je ne parais pourtant pas plus impressionnable que les autres.

Plusieurs tentatives nouvelles n'eurent aucun succès.

Enfin, arriva le tour d'Alfred. Il s'embarrassait fort peu du mesmérisme et de l'action plus ou moins drôlatique qu'on prétendait vouloir lui imposer. Sa pensée était tout entière à Marguerite et il défiait bien n'importe quelle puissance de l'en détourner.

Debout, les yeux bandés, il la voyait à sa place, immobile comme les autres et fixant sur lui ses beaux yeux bleus. Dans l'obscurité de ses yeux bandés, son image adorée lui apparaissait toute rayonnante. Parfois il n'osait remuer pour ne pas troubler cette charmante vision ; parfois encore, il se sentait attiré irrésistiblement vers elle, et il faisait quelques pas en avant. Oh ! si c'eût été le mesmérisme, il n'eût pas hésité à suivre son impulsion ; mais c'était une force plus puissante et plus timide aussi qui le commandait : l'amour. Il n'osa pas lui obéir ; il déclara enfin que le mesmérisme ne lui avait donné aucune inspiration. Quand on lui enleva son bandeau, il se trouvait devant Marguerite. Un pas de plus, et il l'eût touchée.

Fatiguées d'un long silence forcé, les langues se délièrent toutes à la fois.

— C'est curieux quand même, disait une fillette. Bien que l'expérience ne réussisse pas à tout coup, il y a là dedans quelque chose d'extraordinaire.

— Ah ! bah ! répliquait une autre plus âgée, ne vois-tu pas, ma chère, que les deux messieurs qui tiennent le sujet lui indiquent la direction par une pression des mains ?

Plusieurs voix protestèrent en chœur.

— Quelle idée absurde ! Ces messieurs ne pouvaient rien entendre. Comment pourraient-ils deviner ce qu'il y avait à faire ?

— Mais ils voient, s'écria la fillette, qui s'obstinait à avoir raison et ne voulait pas se reconnaître battue. Ils voient du premier coup d'œil les changements survenus dans le salon : un candélabre qu'on avance jusqu'au bord de la table, une chaise que l'on place bien en évidence ; et, avec un peu de perspicacité, ma foi, on devine dans la plupart des cas.

— C'est singulier, fit une fille un peu plus grande et qui venait de quitter les robes courtes au printemps dernier, les enfants de notre génération ne croient plus à rien. Je parie que tu ne mettras pas tes bas dans la cheminée à Noël prochain !

— Que si, fit la petite avec un sourire moqueur ; mais je sais bien que ce n'est pas *Santa Claus* qui viendra les remplir.

Le flot des commentaires passé, on songea à un autre genre de divertissement : Une personne, assise au milieu du salon, les yeux bandés, toutes les autres tournaient autour d'elle en se tenant la main. A chaque instant des mains pesantes s'abattaient sur la tête du supplicié qui, pour obtenir sa délivrance, devait deviner qui l'avait frappé, et celui-ci prenait sa place.

Quelques poings s'abattaient lourdement sur la tête qui en résonnait ; le supplicié ne pouvait réussir à deviner les noms de ses persécuteurs, et alors les rires et les exclamations redoublaient de plus belle.

— Ne frappez donc pas si fort, s'écriait le malheureux en se frottant la tête.

— Heureusement que vous n'êtes pas chauve, répondait on.

— Si vous continuez à me frapper ainsi le crâne, il n'y restera guère de cheveux avant longtemps.

Il n'y a pas de danger ; vous avez la tête si dure !

— Pas si dure que votre cœur ; vous êtes impitoyable ; quand vous serez à ma place, vous verrez.

Et les quolibets allaient toujours leur train.

— Aïe ! aïe ! ah ! cette fois vous ne m'échapperez pas, Alfred, je reconnais votre main légère ; ne vous gênez pas, allez, frappez comme sur une enclume ; à chacun son tour, vous allez voir tout-à-l'heure.

Effectivement, c'était Alfred qui frappait à tour de bras, au risque de défoncer le crâne de l'homme au bandeau, tant était grand son désir de prendre sa place.

Alfred avait son idée, et ce fut en souriant de contentement qu'il prit la chaise et le bandeau du supplicié. Il pensait que la main de Marguerite, cette main qu'il n'avait pas encore eu le bonheur d'effleurer, se poserait sur sa tête. Il la reconnaîtrait certainement parmi toutes les autres. Déjà il avait remarqué la façon dont elle frappait d'un mouvement léger et rapide comme une caresse d'aile d'oiseau qui vole.

Plusieurs coups avaient déjà retenti sur sa tête. C'étaient des mains brutales et indifférentes. Peu lui importait qui c'était. Il répondait des noms au hasard, craignant de deviner, de ne pas se tromper, et de manquer ainsi l'occasion qu'il attendait depuis si longtemps ; puis tout à coup, il eut une sensation étrange, pleine d'une douceur infinie. Le sang courut plus rapide dans ses veines, son cœur se gonfla et un nom faillit s'échapper dans un soupir : Marguerite ! Mais il se ravisa, et tandis qu'il murmurait tout bas ce doux nom, il en prononça un autre tout haut, bien sûr de se tromper : il voulait faire durer le plaisir aussi longtemps que possible. Ce manège se renouvela plusieurs fois, jusqu'au moment où il se décida à crier : Mlle Spencer !

Elle s'assit toute souriante en ajustant le bandeau sur ses yeux. Et alors ce fut la scène inverse qui commença. Marguerite attendait la main d'Alfred ; elle n'eut pas de peine à la reconnaître entre toutes les autres. C'était une main timide, un peu tremblante qui effleurait sa chevelure d'une douce caresse. D'ailleurs, il y a une sorte de divination pour les amoureux, et son cœur ne la trompait pas. Comme lui, elle dissimula, indifférente à tout, occupée seulement de cette main dont la douce caresse lui allait jusqu'au cœur. Voyant